

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/1 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.1.63307

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

vaient pousser une femme de haut rang et sa famille à accepter le concubinage, étant donné le peu d'espoir de devenir une épouse.

Tout au long de la période considérée, l'Église lutte avec une efficacité croissante contre le rapt, qui implique le concubinage faute d'accord de la famille, contre l'inceste, et contre les relations sexuelles hors mariage des époux. Mais en aucun cas, elle ne cherche à promouvoir un mariage issu du consentement des époux et reste donc en accord avec les pratiques matrimoniales de l'aristocratie. Seules des voix isolées, comme celle de l'évêque Jonas d'Orléans, recommandent aux jeunes gens, comme aux jeunes filles, la chasteté avant le mariage. L'habitude des jeunes gens de l'aristocratie de prendre des concubines, de rang inférieur et le plus souvent serviles, avant leur mariage, ne fut donc pas combattue efficacement. La pratique sociale tendait donc à opposer le statut social de la concubine, dans l'entière dépendance de son compagnon, à celui de l'épouse de statut libre. Au terme de ce livre foisonnant et stimulant, l'auteur a donc démontré qu'entre ces deux formes d'union il n'y avait aucune place pour une quelconque *Friedelehe*.

Michèle GAILLARD, Metz

Avitus of Vienne. Letters and Selected Prose, translated with an introduction and notes by Danuta SHANZER and Ian WOOD, Liverpool (Liverpool University Press) 2002, XXI–450 p. (Translated Texts for Historians, 38).

La collection *Translated Text for Historians* publie la première traduction anglaise de la *Correspondance* d'Avit de Vienne. La traduction des épîtres, à laquelle les auteurs ajoutent deux homélies (hom. 25 sur les martyrs d'Agaune et hom. 6 sur les Rogations), est enrichie d'un commentaire et d'appendices (relevé des formes honorifiques, des variantes textuelles, cartes, généalogies...) qui facilitent la lecture d'une source majeure pour l'histoire du royaume burgonde.

Le commentaire philologique, historique et littéraire qui introduit les épîtres souligne l'intérêt des comparaisons avec d'autres correspondances contemporaines, aussi bien sur le style que sur les enjeux historiques (chap. 1: the historical context). Après celle de Rurice de Limoges (vol. 30) et en attendant celle d'Ennode de Pavie (annoncée), la traduction des épîtres d'Avit montre en effet «la continuité de la communication sociale, avec toutes ses implications pour l'influence aristocratique» (p. 6). L'analyse prosopographique se révèle particulièrement éclairante: les liens entre les familles d'Avit et de Sidoine, par exemple, confirment que la conservation des liens de solidarités dans l'aristocratie gallo-romaine reflète parfois des stratégies familiales. La confrontation avec les œuvres d'Ennode apporte aussi des points de vue complémentaires sur l'histoire burgonde (les frontières du royaume de Gondebaud, la conversion de Sigismond au catholicisme, le mariage de celui-ci avec la fille de Théodoric) et sur l'histoire pontificale (Ennode et Avit défendent le primat de l'évêque de Rome durant le schisme acacien; ils soulignent, pendant le schisme laurentien, l'impossibilité et les dangers d'un jugement du pape Symmaque par les hommes). Mais la partie la plus originale de l'introduction concerne la collection et la transmission des épîtres d'Avit (chap. 2: manuscripts, papyrus, and editions of Avitus' letters).

Les témoins manuscrits de l'œuvre d'Avit sont généralement partiels comme l'illustrent des fragments de papyrus du VI<sup>e</sup> siècle (Paris, BNF, lat. 8913–8914). L'ensemble de la collection est connue, quant à elle, par deux sources principales: un manuscrit du XI<sup>e</sup>–XII<sup>e</sup> siècles conservé à la bibliothèque municipale de Lyon (*L*) et l'édition de Sirmond qui fut réalisée en 1643 à partir d'un manuscrit humanistique (XIV<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles?) aujourd'hui disparu (*S*). Malgré un classement globalement semblable, la comparaison entre ces sources laisse apparaître quelques différences notables: tout d'abord, les deux témoins ne présentent pas les mêmes carences (par exemple, l'Ep. 4 est absente dans *S*; l'Ep. 22 absente dans *L*); ensuite,

certaines épîtres sont classées différemment (par exemple, les lettres théologiques à Gondebaud et Sigismond). Le classement global des épîtres ne suit pas un ordre chronologique ni une hiérarchie de destinataires mais révèle »des petits groupes d'épîtres« (p. 38) rassemblées par thèmes. Les auteurs suggèrent donc de remettre en cause le *stemma* proposé par Peiper qui supposait l'existence d'une collection complète des épîtres et des homélies d'Avit réunies dans un même codex dès le VI<sup>e</sup> siècle. Les plus anciens témoignages et les manuscrits partiels semblent confirmer que le corpus des lettres d'Avit ne circulait pas au Moyen Âge sous une forme fixe: si Grégoire de Tours évoque neuf livres d'épîtres (*Hist.* II, 34), la *Vita Aviti* (texte tardif connu par un manuscrit du XI<sup>e</sup> siècle) n'en recense que trois. Ces éléments incitent les auteurs à formuler une hypothèse originale: il se pourrait que S représente en fait »le premier état« (p. 43) de la collection des œuvres d'Avit et que »l'archétype des *Épîtres* soit un manuscrit hétérogène à partir duquel l'œuvre épistolaire fut copiée au moins trois fois (les ancêtres de S et de L et le papyrus ou son ancêtre)« (p. 44). Cette démonstration stimulante, qui mériterait d'être étendue aux autres correspondances du VI<sup>e</sup> siècle, est une contribution de première importance pour l'étude des collections épistolaires tardo-antiques.

L'analyse littéraire (chap. 3: literary aspects of Avitus' letter-collection) montre combien les épîtres d'Avit sont tributaires de l'épistolographie antique dont elles respectent scrupuleusement les codes. Cet héritage est parfois la source de malentendus: par exemple, le thème de la »présence« épistolaire est si fréquent dans les correspondances qu'il nous semble inutile de supposer l'envoi d'un »portrait« d'Apollinaire lorsqu'Avit remercie l'évêque de Valence Apollinaire pour sa lettre qui manifeste »la présence corporelle de Sa Piété« (p. 258, note 3 à propos de l'Ep. 88); autre exemple, la brève remarque sur »l'oscillation entre le *tu* et le *vos*« dans certaines épîtres (p. 80) aurait mérité une plus grande attention. Très fréquent chez Rurice et Ennode, le passage inattendu à la seconde personne du pluriel peut avoir en effet plusieurs significations. S'il exprime parfois un pluriel de majesté (par ex., Ep. 44 à Gondebaud), il peut également traduire un pluriel générique (par ex., Ep. 50 à Arigius) ou un véritable pluriel, comme dans l'Ep. 51 à Apollinaris: *nihil adsentatorie me loqui coram sinceritate uestra imprecor testem deum; tantum me tuo iudicio delectatum (...)*. L'adjectif *uestra* n'est pas un pluriel de majesté mais un véritable pluriel puisqu'il s'agit de là sincérité d'Apollinaire et d'un ami commun qui lui a rapporté les louanges d'Apollinaire (*tuo iudicio*). Les auteurs ont parfaitement raison de souligner ensuite les procédés de cette écriture »allusive«, »ambiguë« et »métaphorique« qui tend parfois vers »l'incompréhensibilité« (p. 73). Mais les fonctions de la préciosité stylistique auraient pu être l'objet d'une étude plus approfondie. En effet, si la préciosité est un trait caractéristique de la littérature tardo-antique, elle atteint ici un degré de complexité qui met directement en cause la communication qui est pourtant l'objectif premier des correspondances. La préciosité du style, cause essentielle du mépris persistant envers ces correspondances, n'est donc pas seulement un problème littéraire. Elle reflète une esthétique originale qui tente à la fois d'entretenir l'éclat de la latinité, le fondement de toute »romanité«, mais aussi d'offrir à une élite latine l'espace d'une communication fermée à laquelle ne pouvaient avoir accès les *indocti* ni sans doute une bonne partie des élites burgondes. En d'autres termes, l'écriture de la préciosité est à elle seule une stratégie de communication.

La traduction anglaise des épîtres d'Avit constitue déjà un outil de travail indispensable pour l'étude du VI<sup>e</sup> siècle. Les auteurs ont choisi fort justement de respecter le cours sinueux de la langue d'Avit en restituant l'obscurité et le cryptage de certaines épîtres (par exemple l'Ep. 36 à Apollinaris). L'utilité de cette traduction nous semble toutefois limitée par deux problèmes: tout d'abord, en choisissant de publier une traduction sans le texte latin, la collection *TTH* prive les lecteurs d'une information fondamentale. Cette réserve, qui n'est pas imputable aux auteurs, est particulièrement fondée lorsque la langue est d'une grande complexité, le texte incertain et la traduction parfois hypothétique: comment évaluer par exemple

les nombreuses variantes textuelles proposées par les auteurs (»appendix 2«, p. 407–415) lorsqu'on ne dispose pas de l'édition de référence (MGH, Auct. Ant. 6. 2, 1883, R. Peiper)? Les auteurs ont essayé de pallier cette carence en justifiant les variantes dans les notes de la traduction mais il est indispensable de pouvoir se référer à la totalité du texte. La seconde réserve concerne le classement des épîtres. Les auteurs remettent en question le classement de Peiper qui reproduisait »l'ordre globalement identique« des deux manuscrits de référence (S et L). Ils proposent en effet de diviser la correspondance en deux parties (»Eastern Questions«; »The West«) dans lesquelles ils regroupent les épîtres en sous-ensembles. Cette typologie présente l'avantage de faciliter la recherche des lettres sur des sujets précis. Toutefois, la diversité des thèmes abordés par Avit aboutit à une multiplication des sous-ensembles (24 au total!) contenant un nombre de lettres inégal (1 à 8 lettres). En outre, les critères de cette typologie (tantôt des thèmes, tantôt des correspondants) ne sont pas assez clairement définis pour dissiper le sentiment d'un classement parfois artificiel. Certaines épîtres contiennent en effet plusieurs thèmes qui justifieraient leur présence dans plusieurs catégories (par exemple, l'Ep. 49 à Sigismond est classée dans le sous-ensemble »3. Sigismund and the Emperor« mais le cadre du schisme acacien, les remerciements pour la libération du fils de Laurent et les conseils d'Avit sur les traductions grecques pourraient justifier sa présence dans un autre regroupement »1. the Acacian Schism«, »2. The Laurentius file« ou dans un ensemble d'épîtres traitant de problèmes littéraires). À ces réserves s'ajoutent quelques *errata* finalement peu nombreux (par ex.: p. 70 ligne 4, lire Ep. 2.53 et non 53; p. 81 n. 1, lire Ep. 51 et non 50).

Toutes ces remarques reflètent l'intérêt d'une publication qui profitera autant aux historiens qu'aux philologues et qui illustre, s'il en était besoin, l'importance des correspondances pour l'étude de l'Antiquité tardive.

Stéphane GIOANNI, Rome

Pierre-Roland GIOT, Philippe GUIGON et Bernard MERDRIGNAC, *Les premiers Bretons d'Armorique*, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2003, 246 p. (Archéologie et Culture). – EIDEM, *The British Settlement of Brittany. The First Bretons in Armorica*, Stroud, Charleston, (Tempus Publishing Inc.) 2003, 320 p.

Cet ouvrage ne prétend pas fournir une histoire générale de l'établissement en Armorique de Bretons venus de Grande-Bretagne; il prend place aux côtés d'autres travaux qui assument cette tâche, comme *La Bretagne des saints et des rois* par André Chédeville et Hubert Guillotel (1984, réimpr. 1995) dont la lecture est encore recommandée, ou *Les origines de la Bretagne* par Léon Fleuriot (1980, réimpr. 1982) avec lequel P.-R. Giot prend ses distances. Il s'agit plutôt de dégager les débuts de la Bretagne médiévale de l'histoire mythique et des reconstructions hasardeuses grâce au renouveau des conceptions et des enquêtes de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le maître d'œuvre de cette nouvelle publication (P.-R. Giot) avait déjà patronné une réalisation semblable à plusieurs voix, mais à une échelle plus modeste, quand il lança la brochure intitulée *Les premiers Bretons. La Bretagne du V<sup>e</sup> siècle à l'an mil* (Châteaulin 1982, 35 p.; rééd. 1985 et 1988 dans la collection Images de Bretagne). La nouvelle mouture recensée ici dépasse de beaucoup l'objectif de vulgarisation sommaire, pour viser le statut d'ouvrage scientifique à part entière avec une illustration soutenue (dont un cahier central de planches en couleurs), une bibliographie étoffée, un index et huit bilans ponctuels (en encadrés) de recherches récentes.

P.-R. Giot († janvier 2002) s'est associé à son disciple archéologue P. Guigon et à B. Merdrignac, professeur d'histoire du haut Moyen Âge à l'Université de Rennes 2, dans la perspective pluridisciplinaire qui lui tenait à cœur. Il s'est réservé le premier tiers de l'ouvrage, consacré à l'»histoire naturelle« du milieu et de ses habitants; le deuxième tiers fut confié à B. Merdrignac, spécialiste bien connu des origines chrétiennes de la Bretagne continentale;